

# PHILIPPE



Après Ô Pulchérie !, le nouveau roman de

**NATHALIE SAUVAGNAC**

Nathalie Sauvagnac

Philippe

© Nathalie Sauvagnac, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2328-3



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

On n'a pas tous la chance d'avoir un père comme le mien ; je lui dédie ce roman, parce que quand même, avoir un père comme mon père, ça vaut tous les mots de la terre.

Je remercie JNo, parce que... il sait.

Je remercie Andrea parce qu'elle m'a rassurée

Je remercie la vie pour tout.

Je remercie mes nuits blanches sans qui je ne suis rien

Arnaud est un abruti. C'est pas une nouvelle de toute fraîcheur, mais chaque soir ça se confirme un peu plus. Il se couche après avoir éteint le plafonnier, ouvre le tiroir de sa table de nuit, en extrait son masque noir en satin qu'il place bien méticuleusement sur ses yeux, soupire, remonte les draps jusqu'à son menton, baille un peu les lèvres fermées. Il éteint sa lampe de chevet, la seule de la chambre. Il ne lui faut pas cinq minutes pour s'y mettre. Comme si le fait qu'il soit dans le noir le rendait invisible.

Il y va de sa petite histoire, de son petit fantasme et vas-y que je te pompe et vas-y que j'en rajoute dans les soupirs contenus. Pas vu pas pris.

Moi, je suis assis sur mon lit, en tailleur, les yeux fixés dans le noir.

C'est le même scénario chaque soir ; les bosses sous la couverture, les vagues timides, puis le roulis plus soutenu et ensuite la machine à coudre qui monte et qui descend.

Ça ne dure pas bien longtemps, le ronflement épanoui reprend sa place.

Moi, je reste assis en tailleur sur mon lit, les yeux fixés sur mon grand frère qui dort la bouche ouverte, un masque noir sur les yeux.

Moi, je ne dors jamais la nuit.

À sept heures, je l'entends se lever, ouvrir la fenêtre en grand sur le noir de la cité et faire sa gymnastique. Ça dure trois minutes ; le temps de sentir le souffle froid entre les draps.

Arnaud s'appuie, bras écartés, sur l'encadrement de la fenêtre et plie deux ou trois fois les jambes en soufflant très fort. Puis il se sert du rebord pour se faire trois ou quatre pompes debout. Et voilà. Un long regard sur la cité clôt les exercices. Arnaud en icône du haut de sa tour, contemple le monde du haut de son Olympe. Un abruti.

Ensuite Arnaud se gratte les fesses en se jetant un regard dans la glace. Il y a un miroir aux endroits stratégiques de l'appartement : dans la chambre bien sûr, dans la salle de bains, dans le couloir et sur la porte d'entrée pour pouvoir se vérifier au moment où on sort. Arnaud est très complice avec les miroirs.

Il lève un sourcil, vérifie la blancheur de son sourire et part rejoindre les autres.

Maman gueule. Elle gueule tout le temps même quand elle n'est pas en colère.

Il n'y a que pour Arnaud qu'elle a une voix spéciale, une espèce de chuchotement complice, un feulement de chatte qui lèche ses petits.

Elle entre dans la chambre comme tous les matins et je bondis de mon lit.

— Toi, tu vas à Pôle Emploi ce matin, il faut qu'ils te trouvent quelque chose.

— Mais, y a rien pour moi là-bas ! Je te l'ai déjà dit ! Il faut que j'attende qu'ils m'appellent.

— Mais oui ! Arrête de te foutre de moi ! Monsieur attend dans son lit que Pôle Emploi l'appelle pour lui proposer du travail. C'est pas comme ça que ça marche ! Bouge tes fesses et va leur demander un stage, une formation, un travail, n'importe ! Dis leur qu'il faut que tu touches les indemnités.

— J'ai jamais travaillé ! Comment ils me fileraient de la tune ?

— Le gouvernement, il arrête pas de dire qu'il va créer de nouvelles mesures pour les jeunes, va leur demander à Pôle Emploi c'est quoi ces nouvelles mesures, peut-être que c'est donner de l'argent à ceux qu'ont jamais travaillé. Tu devrais toucher le pactole si c'est le cas !

— J'y vais si ça peut te faire taire.

Elle sort, je la suis.

Je rejoins les autres dans la cuisine et m'appuie sur le chambranle de la porte.

Le père est assis et finit son café ; il a les yeux baissés comme toujours pendant que Maman distribue des gifles aux jumeaux qui ne les sentent plus. Ils traînent devant leur bol de chocolat, identiques en tout point, aussi bruns

l'un que l'autre.

Maman gueule dans le couloir maintenant, caresse la joue d'Arnaud dans la salle de bains qui s'épile entre les sourcils, retourne dans le couloir, redistribue une gifle ou deux et sort avec les clones, après avoir vérifié dans le miroir que l'ourlet de sa jupe est bien droit.

Le père sort ensuite puis c'est le tour d'Arnaud. Il prend le temps, longtemps, de vérifier dans le miroir qu'il est parfait. Parfait !

Je m'étire et je me recouche.

\*\*\*

Il est midi quand je me réveille.

Je baille à pleine bouche pour défroisser les plis de mon visage. Je viens de sentir l'odeur glauque de mon haleine, je referme la bouche pour me prémunir d'une probable nausée et baille une nouvelle fois, dents serrées. Je gonfle le ventre, retiens ma respiration et m'octroie un pet puissant dans le couloir pour marquer mon territoire.

J'allume la télé, m'installe dans le canapé, les pieds sur la table en Plexiglas, les mains croisées derrière le cou. Je zappe en pensant à autre chose ; pas grand-chose, m'écarte les doigts de pieds, les doigts de mains, compare les écarts, m'intéresse un moment à un fait divers télévisé, vais me faire un café dans la cuisine, choisis une tasse dans l'évier, la rince et sirote le liquide sombre et amer sans sucre.

Le père n'a jamais mis de sucre dans son café.

Quand j'étais même, je m'étais promis, quand je ne le serais plus, de ne jamais mettre de sucre dans mon café. Parce qu'un homme boit son café sec et fume des cigarettes sans filtre.

Le bilan c'est que je déteste le goût du café — sans sucre encore plus — seulement, maintenant que je suis un homme, à ce qu'il paraît, je dois m'en tenir à mes promesses sous peine de ne plus rien trouver de palpitant à ne plus être un enfant.



Ça a été long ce périple vers l'âge adulte, faite d'impatience mon enfance, pour arriver à ce résultat ; le café a un goût de chiotte.

Devant la glace de la salle de bains je frotte deux doigts sur mes dents et dans le creux de mes yeux, les deux mêmes doigts servent de peigne aussi. J'enfile mes pompes et je sors.

Je traverse toujours la cité en propriétaire, les mains dans les poches, le menton haut, je salue trois-quatre mecs enracinés dans le bitume et j'entre dans le café, salue les patrons et traîne à regarder les jambes des lycéennes qui chuchotent fronts contre fronts. Je m'adosse au bar pour siroter mon deuxième café.

Quelques travailleurs déjeunent ; les hommes de croquemadames et les femmes de croquemonsieurs, en solitaires.

Bruno vient d'entrer ; son regard de myope clignote sur les tables du café, s'accroche aussi aux jambes des lycéennes et se stabilise sur moi. On relève chacun notre menton vers l'autre pour se saluer.

On s'isole au fond, près des machines à gratter.

Bruno a dix ans de plus que moi. Il a bourlingué dans le monde entier, traînant sa grande carcasse d'Asie en Afrique. Il a fait Paris-Katmandou en bus, il a traversé les USA, le Canada, suivi une bande de fous pour traverser le désert en 2 CV. Il a fait un peu de prison à Tanger pour du shit mal caché à la douane. Il a été dans tous les concerts gratuitement parce qu'il connaît les trucs pour tromper le service d'ordre. Il a failli faire du cinéma, s'est contenté de doubler un acteur indien pour une cascade de voitures dans laquelle il a perdu ses deux incisives.

Il a ramené un tatouage de presque tous les pays et les brandit en guise de visas aux filles qu'il veut impressionner. Il en profite pour raconter les souvenirs inoubliables qu'il a laissés dans certaines villes lointaines où, paraît-il, l'énonciation seule de son prénom suffit à faire se fermer toutes les portes et se vider les rues. Il rit quand il raconte, il en fait beaucoup, parle fort.

Ce baroudeur du bout du monde, épais comme un anorexique au régime, a échoué dans cette banlieue il y a cinq ans. Juste le temps de souffler avant de repartir. Il repartira. Demain. Dans un mois maximum. C'est ce qu'il dit. Personne ne le croit plus. Même pas moi. On le laisse dire en haussant les sourcils d'un air entendu.

À son arrivée, il a vécu dans un des squats de la cité pendant un an. Celui de l'ancienne usine de cartons tout près du lac. Les co-squatters l'ont jeté dehors avant que les bulldozers ne s'en chargent. Parce que l'unique pécule de ce grand escogriffe réside dans ses souvenirs et ça ne pèse pas lourd dans la balance du pain quotidien.

Il a été hébergé encore six mois par des babas cools, très cools, qui ont si bien écouté ses histoires qu'ils ont libéré leur appartement, rempli les sacs à dos via l'Inde, ses villes mystérieuses, la religion omniprésente, le soleil et l'héroïne au prix de la baguette en France.

C'était l'été alors, il a dormi à la belle dans le parc Jean Jaurès, celui qui donne sur le Centre Commercial : « les yeux dans les étoiles et le nez dans les capotes usagées ». Quand il a fait plus froid, il a réussi, en versant une larme ou deux, à aller à droite à gauche, trouvant asile chez quelques pigeons fascinés par une vie qu'ils n'avaient même pas imaginée voir à la télévision,

Il résiste, pour l'instant, à ce qu'il paraît, chez la sœur du patron du Café des Sports, une vieille qu'il baise quand il a besoin d'argent.

Moi, je le connais depuis l'été d'il y a deux ans. Bruno m'a hélé dans le parc pour une cigarette. J'en avais et je m'emmerdais ; j'ai partagé mon paquet en échange des aventures orientales, des mois passés dans des house-boats, dans les temples bouddhistes, son amitié avec un jeune marocain qui se prostituait dans les palaces de Casa où de vieux messieurs l'enculaient le petit doigt en l'air.

Moi je l'ai écouté comme j'aurais jamais cru possible d'écouter. Ça m'a fasciné, subjugué qu'un être aussi extraordinaire accepte de se confier à moi, le banal connard. Bruno s'est battu, a vécu dans des fumeries d'opium à